

LE MODULOR DE MA MERE

Méghane ADAM
meghadam@hotmail.fr
22 octobre 2018

Prix Henry Jacques le Même - Société des architectes

AVANT-PROPOS

Jeune diplômée de l'école d'architecture de Clermont-Ferrand, j'ai été marquée par l'optionnel d'écriture dispensé en première année de master. Il s'agissait alors de restituer le moment précis où nous avons déterminé « que cela » s'appelait architecture. Décontenancée, je n'avais alors pas su répondre au sujet.

J'avais pourtant décortiqué mes souvenirs afin de me rappeler une rencontre émouvante avec une de ces architectures merveilleuses que l'on admire dans les beaux livres. Pourtant rien. Pas de révélation, ni d'éclat soudain. La grâce ne m'avait pas frappée subitement au détour d'un chef d'œuvre comme certains de mes camarades le racontaient. J'étais très frustrée de ne pas avoir, moi aussi, tant de belles histoires à raconter sur ces lieux fantastiques.

Pourtant, à force de temps, et de recul, je finis par comprendre que la réponse à cette question à côté de laquelle j'étais complètement passée était sous mes yeux depuis le début. Dissimulée sous les traits d'un HLM à l'enduit abricot, cette réponse que j'ai finalement choisie me permet aujourd'hui de revendiquer une sensibilité à laquelle j'étais aveugle depuis bien longtemps.

Ce texte est une revanche sur un exercice raté. Mais avant tout, c'est un hommage que je souhaite rendre. Un hommage à l'architecture, sous toutes ses formes même parmi les plus modestes, et plus que tout, un hommage à ceux qui la vivent et l'habitent.

Au détour d'une petite rue dans un quartier sans histoire d'une ville moyenne, des barres d'habitations se dessinent sur les contours de trois placettes en stabilisé. Pour un œil étranger, rien de quoi retenir l'attention. Ces barres, identiques ou presque, se distinguent à peine dans leurs aspect. C'est tout juste si leurs enduits colorés bon marché et ternis par l'usure de ce climat pluvieux, se déclinent dans un camaïeu de sorbet au fruit. Abricot pour la première place, rose pale pour celle du milieu et menthe pour la dernière. Pourtant, rien d'anodin dans ces immeubles pour les habitants du coin.

Bien au contraire, chacun de ces bâtiments constitue un monde à part entière. À traverser les préaux séparant les placettes entre elles, les enfants du coins s'imaginent franchir les frontières d'un pays voisin. D'ailleurs toutes trois sont bien différentes, et à chacune sa géographie, ses espaces publics, son histoire. La troisième place, où l'on trouvait avant le terrain vague aux renards et la piste de cross, était le lieu favori de nuées de gosses vaquant en tous sens à des jeux mystérieux.

Un beau jour, ce terrain de jeu clandestin fut complètement rasé et remplacé par les potagers partagés, faisant de la troisième place le nouveau jardin du quartier. Au grand damn des enfants, échange d'outils de jardinage, de conseils sur la pousse des salades, grillades en plein air et rendez vous des promeneurs de chien sont vite devenus le nouvel apanage quotidien de leur royaume déchu.



La première placette, n'est pas en reste pour autant. Haut lieu de déplacements avec le parking, l'arrêt de bus et le local à poussettes, c'est le théâtre des va et viens incessants du quartier.

D'ailleurs, pour quelqu'un qui y prêterait un œil attentif, l'aménagement des balcons du premier immeuble donnant sur la rue ne fait aucun doute. C'est la porte d'entrée du quartier.

Façade triomphale s'il en est, on la soigne à grand renfort de plantes en plastiques débordant de tous côtés. Les jours de grand vent, les petites éoliennes colorées accrochés aux barreaux de garde-corps animent la façade de tourbillons chamarrés. Souvent, à l'approche du printemps, on entasse dehors le petit mobilier de jardin en plastique, ne servant pourtant qu'au décor vu la profondeur des balcons.

À ce sujet, parmi tous ces derniers, un en particulier, ne laisse personne en reste. Au quatrième et dernier étage, le deuxième balcon en partant de la gauche est sans l'ombre d'un doute le plus impressionnant de tous, et vaut le respect tacite de l'ensemble des habitants de l'immeuble.

Véritable petite jungle tropicale c'est l'un des seuls à posséder d'authentiques plantes en vert et en terre bien réelles, de celles que l'on arrose pour de vrai. En plus de cette canopée exotique c'est un amoncellement de babioles en tout genre qui en font le réel spectacle. Arrosoirs, éoliennes, transat, parasol croulent de toutes parts en ne laissant qu'un étroit espace où se tenir debout et tourner sur soi même pour entretenir l'ensemble. Au milieu de cet appareil, trône une énorme cage en fer où piaillent des perruches, vraies elles aussi, entourées des mille et uns pots de fleurs suspendus au garde corps, au mur ou posés au sol. En été, les longs soirs de canicule, des LED solaires y brillent comme des lucioles. Le reste de la façade s'anime alors d'ombres chinoises, de scènes en tout genre aux fenêtres laissées grandes ouvertes.

Plus tard, quand l'hiver se fait sentir vers la fin du mois de novembre, ce balcon, toujours le premier, marque le début des fêtes de Noël. Du jour au lendemain, sans crier gare, le balcon se voit encore alourdi par un nombre insensé de décorations. Alors, petit à petit pendant les semaines suivantes, comme un coup de départ sifflé, tous les autres locataires de l'immeuble commencent eux aussi à arranger leurs balcons pour les fêtes.

Bien sûr, aucun ne rivalise avec celui du quatrième. Littéralement enseveli sous les guirlandes lumineuses en tout genre, les boules brillantes et colorées, on le voit flamboyer jusqu'à l'arrêt de bus, sorte de phare stroboscopique multicolore. Mais en plus de tout ce savant éclairage on trouve aussi, comme un coup fatal porté à la concurrence, non pas un, mais bien deux pères Noël dont un musical, suspendus au garde-corps.

Ce balcon, c'est celui de la voisine de palier de ma mère. Ce palier, qu'elles partagent d'ailleurs à deux, est sans conteste à l'image du balcon. Effectivement, dès l'avant dernière volée de marche de la cage d'escalier commune, des peintures d'animaux accrochés aux placards électriques, en plus d'une autre petite jungle tropicale, laissent l'impression tenace que l'on est déjà chez quelqu'un.



photographie personnelle

La voisine et ma mère ont toujours entretenu une cordialité presque amicale durant toutes ces années, bien qu'un peu mû par une légère rivalité dans la course aux balcons. Sans surprise, ma mère a finalement terminé par s'avouer vaincue face à une telle énergie. Un jour, toutefois, je surpris une pointe de satisfaction dans la voix de celle-ci quand elle m'apprit que les nouvelles règles incendies avaient obligé la voisine à désencombrer son palier de quelques plantes parmi les plus imposantes.

Pourtant, tous les autres paliers de l'immeuble sans exception sont aussi aménagés en de véritables porches d'entrée, utilisés comme des pièces à part entière. Si celui de ma voisine s'apparente à une serre, illuminé par l'unique fenêtre de toute la cage d'escalier, les autres locataires ne se privent pas pour autant d'étendre eux aussi leur foyer en dehors des murs. Certains sont soignés et investis avec beaucoup d'attention et laissent transparaître une idée du reste de l'intérieur et de ses occupants. Petits meubles d'apparat avec plantes en plastique, décorations diverses, rangements à chaussures débordant de basket d'enfants, colonnes en céramique. Tous ces aménagements font finalement de ces paliers plongés dans l'obscurité de la cage d'escalier les premiers seuils de l'intimité de ses habitants.

Au dernier étage, face à la jungle de la voisine, située directement à droite de l'escalier, la porte d'entrée de ma mère. Une fois franchie sa porte d'entrée, il faut savoir que le logement s'organise sur le même plan que tous les autres appartements de l'immeuble donnant sur le côté droit du palier. Un double couloir en forme de « T » dessert l'ensemble des pièces. Le premier couloir, plus court et plus large, met en symétrie le salon et la cuisine depuis la porte d'entrée alors que son pendant perpendiculaire, étonnement long et étroit distribue les chambres et la salle de bain. Les chambres, au nombre de quatre, bien que minuscules car grignotées par les dimensions du couloir, sont l'atout majeur propre aux appartements du palier de droite.



photographie personnelle

Je le sais très bien, car avant d'habiter dans le logement actuel, nous vivions dans un des appartements du palier de gauche, à l'étage du dessous. En fait, un beau jour, ma mère nous avait annoncé que nous déménagerions sous peu de ce premier appartement. Atterrée, j'avais annoncé à tous mes camarades de l'école primaire que j'allais quitter prochainement la ville, pour un nouveau foyer que j'imaginai être un pavillon avec jardin loin de notre HLM abricot. Je compris quelques temps après que notre destination finale n'était ni plus ni moins que l'étage du dessus, et tout de suite l'aventure parut un peu moins exotique.

Ceci étant dit, il s'avère que les appartements du palier de gauche sont exactement de même surface que ceux de droite. Toutefois, plus généreusement organisés, on y trouve seulement deux chambres et un salon séparé de la salle à manger par une porte à panneau en plastique transparent qui servait à l'époque de chambre à ma mère. Du reste, je me souviens encore que le couloir de ce premier appartement était de dimensions beaucoup plus communes que l'actuel. Je découvris alors le couloir du nouvel appartement, aveugle et à la longueur disproportionnée. Mon esprit enfantin, loin de considérer ce gâchis d'espace comme une aberration, y vit au contraire avec émerveillement un potentiel ludique illimité. L'expérience démontra avec le temps que ce couloir jaune pâle servit effectivement de salle de jeux, de piste de glissades, de terrain de sport, et plus tard même de bureau, lorsque l'on choisit d'y installer l'ordinateur familial.

Cette dernière décision nous avait à tous semblée évidente, accoutumés que nous étions à ma mère et à son organisation ultra efficace de l'espace. Au bout de ce couloir à peine plus profond qu'une largeur d'homme, le poste fut donc entreposé devant la porte de la salle de bain. Naturellement, nous avions alors tous pris l'habitude de rentrer le ventre et de passer de profil derrière le bureau pour accéder à celle-ci, dont la porte, sans surprise, ne pouvait plus s'ouvrir en entier.

Cette tendance à l'exploitation de chaque centimètre carré de l'appartement de sorte à offrir le meilleur rendement possible s'oppose étrangement au goût de ma mère pour les meubles anciens et encombrants. Peut-être cela lui vient-il de son enfance à la campagne, passée dans de grands espaces, ou alors de son idéal type d'ameublement, qu'elle tente de caser dans deux fois moins de surface. Quoiqu'il arrive, le salon est le parfait exemple de cette habitude. Celle-ci l'a justement meublée et organisée à la manière d'une salle à manger de maison de campagne malgré ses modestes dimensions. La pièce est occupée entre autre par le gigantesque vaisselier en forniqua hérité de l'arrière grand-mère, par la bibliothèque, mais surtout par le canapé et fauteuils en cuir vert bouteille et cadre massif en bois, chinés en brocante, constituant presque le tiers de la pièce. Le manque évident d'espace avait contraint ma mère à disposer l'un des deux fauteuils tourné perpendiculairement contre le canapé, de sorte qu'il faille encore aujourd'hui s'y installer à l'envers, les jambes installées sur l'accoudoir.

Plus encore que les fauteuils, je garde un souvenir ému du meuble le plus improbable de la pièce, la table basse, la plus massive qu'il m'est été donnée de rencontrer. Faite de résine imitant du marbre dans laquelle sont sculptés trois dauphins bondissant hors d'une mer déchaînée, elle est surmontée d'un grand plateau de verre ovale. Ce meuble, d'un bon goût relatif, est resté gravé dans les esprits de tous. Bien qu'aujourd'hui à la cave, il obligeait les visiteurs les plus distraits à rester attentifs à leur environnement et à leurs déplacements, sa monumentalité ayant déjà blessé de nombreux orteils.



photographie personnelle

En fait, sans y prêter attention, ma mère avait mis au point son propre modulator. Bien loin du Corbusier, des standards et des dimensions académiques conventionnelles, son modulator à elle s'appuie visiblement sur la contrainte du corps à l'espace, et non le contraire. Cette logique avec laquelle nous avons été élevés, pousse le corps à se tordre à l'architecture rigide et à l'aménagement encombré de l'appartement. Ici on se tourne de profil pour circuler, on grimpe sur les fauteuils pour atteindre le balcon, on enjambe les meubles pour en atteindre d'autres, on baisse la tête pour ouvrir une fenêtre et on passe les portes en se pliant.

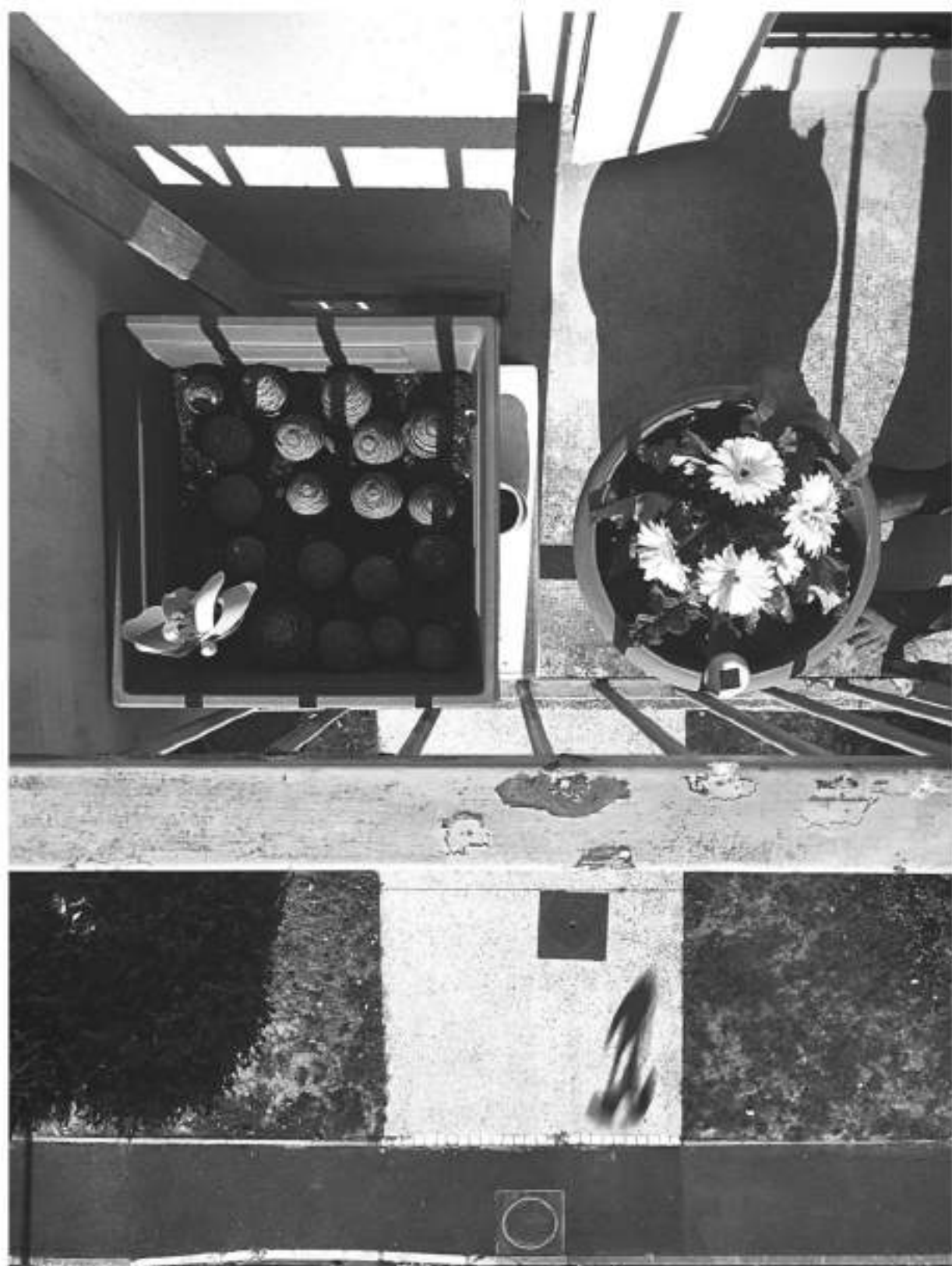
Peut-être heureusement, en grandissant je me suis mise à comparer cette toute première référence avec d'autres expériences. Je me rendis alors compte que cet appartement avait grandement conditionné mon rapport à l'espace, ne serait-ce que par ses ambiances bien particulières. Je pris alors soin d'observer les maisons des autres, des amis, de la famille et les images des beaux livres d'architecture.

Je constatai par exemple que les qualités acoustiques de l'appartement, c'est à dire aucune, avaient modelé ma vision de l'habitat. Enfant, j'avais pris l'habitude de m'endormir en entendant chaque bruissement du balai de ma mère dont les coups ponctuels contre les plinthes, assorties au bourdonnement continu de la machine à laver pourtant à l'autre bout de la maison, me berçaient dans une mélodie domestique rassurante. Je suis alors assez logiquement restée longtemps angoissée par les maisons silencieuses une fois la nuit venue.

Le plus marquant à l'heure actuelle reste sûrement ma relation avec l'extérieur. Pendant longtemps, vivre à la maison et sortir dehors les deux pieds sur terre étaient deux activités séparées de quatre étages. Partant de là, j'ai toujours eu l'impression de goûter encore plus que quiconque au luxe de pouvoir traîner au soleil, de manger dans un jardin les soirs d'été, ou encore, d'avoir un morceau de pelouse à mon entière disposition, à l'abri des déjections de l'antique yorkshire de la voisine.

Loin d'avoir été rebutée par ce rapport à l'espace, à son détournement, à son appropriation, aussi rigide soit l'architecture dans laquelle j'évoluais, je fais au contraire un constat encore plus surprenant aujourd'hui.

En s'appropriant l'inappropriable, en décidant de faire d'un couloir un bureau, d'un balcon un jardin ou encore d'un palier un porche ; en vivant l'espace, en l'organisant à sa manière, ma mère m'a finalement permis de donner du sens à l'architecture, à travers ses limites. En partant vivre ailleurs, j'appris enfin à regarder cet appartement, cet immeuble, et ce quartier qui avaient été mon paysage quotidien pendant des années. Je découvris alors d'autres manières de faire et de vivre l'architecture. Mon univers, alors réduit à un HLM abricot fait de bric et de broc s'effritait pour s'enrichir de nouvelles expériences.



De temps en temps, mais pas trop souvent quand même, je reviens chez ma mère le temps d'un week-end. Dès que j'aperçois la silhouette décrépie de son immeuble par la fenêtre du bus, je me sens toujours envahie par le même sentiment. Une émotion douce amère, pleine de nostalgie et en même temps un peu d'étouffement. Déjà, par les quatre volées de marches qui m'attendent ; mais surtout de l'encombrement que je soupçonne là haut. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher d'y être attachée, à ces boîtes de béton. Bien que mortellement insignifiantes pour beaucoup, il faut savoir les regarder pour apprendre à les apprécier. Deviner comme silencieusement, elles transpirent, en vrai, la vie et la résilience à travers chaque centimètre carré du béton qui les constitue.

Mais pour cela, il faut savoir déceler la poésie absurde d'une façade en crépi pastel illuminée par mille et une guirlande made in china un soir d'hiver. La beauté des lubies des vieilles dames qui prennent leur palier pour des jardins botaniques. Le charme des gosses s'inventant une piste de curling dans un bout de couloir un peu trop long.

On se prend alors à rêver à ces modulateurs anonymes, qui sans le savoir, réussissent à réinventer et à détourner l'architecture avare de ces HLM « de rien du tout », au détour de petites rues inconnues, de ces quartiers sans histoires.



photographie personnelle